

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)  
Chèque postal, Lentente 656-02.

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN  
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

| ABONNEMENTS                   |                      |
|-------------------------------|----------------------|
| FRANCE                        | ETRANGER             |
| Un an... 80 fr.               | Un an... 120 fr.     |
| Six mois... 40 fr.            | Six mois... 60 fr.   |
| Trois mois... 20 fr.          | Trois mois... 30 fr. |
| Chèque postal Lentente 656-02 |                      |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## AUTOUR DE LA GREVE DU HAVRE

### Un éclair dans la nuit

Je reviens du Havre, de cette grande et ardente cité syndicaliste où j'ai passé près de 15 jours de batailles et de luttes flévoises.

Il m'est certes, très difficile de définir exactement mes véritables sentiments, durant ces jours et cette période intense où l'âme de la guerre des classes appelle tout le prolétariat maritime à une bataille commune contre le patronat de l'Armement qui, depuis fort longtemps, était habitué à collaborer, à composer avec de prétendus chefs, lesquels en cette circonstance se sont montrés les pires ennemis de la classe ouvrière et les meilleurs serviteurs du Comité central des Armateurs de France.

Je ne voudrais pas non plus que dans l'apercu d'ensemble que je m'efforcerais de faire sur cet admirable mouvement de classe, on puisse trouver la moindre parcelle de parti-pris, l'ombre même d'une tendance, quelle qu'elle soit.

Durant ces douze jours passés chez les marins havrais, au cœur même de la lutte et de l'action violente et parfois brutale des classes, je me suis toujours efforcé de pénétrer le sentiment, l'idée qui animait les marins du Havre et qui, pendant trois longues semaines, les ont dressés en un bloc compact et redoutablement armé, face aux puissances coalisées des armateurs et des politiciens de toutes catégories.

Car il est un fait sur lequel il ne faut point se méprendre : les inscrits maritimes du Havre n'ont pas lutté seulement contre leurs propres exploités sur le terrain économique, mais encore contre ceux qui sur le terrain social et de classe prétendent représenter et défendre les intérêts du prolétariat.

Jamais encore, depuis que le Travail se dresse devant le Capital, aucune corporation ne s'est trouvée dans une aussi tragique situation que celle où se sont trouvés les inscrits havrais. Contre eux, contre leur beau mouvement, se sont dressées toutes les forces de répression gouvernementale et patronale, toutes les forces de trahison et de délation.

Voilà ce qu'il nous faut bien comprendre. Et pourtant, les marins ont vaincu ; et pourtant ils ont obligé le capitalisme d'une branche d'industrie à capituler et à reconnaître leur force collective.

Pourquoi cela, pourquoi cette victoire ? C'est parce qu'au fond d'eux-mêmes, ils sentaient qu'ils avaient raison contre tous, que leur bataille était celle de tous les marins des ports de commerce français et qu'aucune organisation politique ne pouvait se prévaloir de l'action engagée par eux-mêmes en toute sincérité et connaissance de cause.

C'était comme jamais elle ne le fut, la bataille précise et implacable de tous, des éternels spoliés contre les éternels spoliateurs.

Et cela est beau, et cela est magnifique, surtout à une époque où le prolétariat lui-même est incapable de combattre pour ses propres intérêts de classe.

Aussi malgré tout, malgré les manœuvres des uns et les mensonges des autres, malgré la réprobation des dirigeants confédéraux des deux C.G.T., et le silence prudent et intéressé de la presse qui se prétend d'avant-garde, nous voyons dans la grande bataille maritime qui vient de se livrer au Havre, le signe annonciateur d'un redressement du mouvement syndical, l'ère nouvelle où les producteurs maîtres de leur action, sauront faire le front unique contre toutes les puissances politiques et économiques liguées et solidaires contre eux pour provoquer leur défaite.

La grève des marins du Havre est tout un enseignement. Puissent ceux qui ont encore des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, regarder en face les terribles réalités et les redoutables aspects de la guerre sociale ! Nul doute qu'ils en dégageront plus d'une leçon !

Auparavant, pour bien comprendre le sens de la lutte formidable dont la ville du Havre fut une fois de plus le théâtre, il nous faut remonter à la genèse même du conflit. Le 31 juillet, les marins du paquebot *La Fayette* en-

gagèrent l'action. Par 57 voix, la grève générale fut décidée.

Comprenez bien ceci : ils étaient 57 marins pour décider de la lutte à mener contre les armateurs, ils étaient 57 au premier jour, et ensuite 1.200 et 2.000.

Le mouvement fit bouillir de neige et se généralisa à un tel point qu'au bout de 8 jours, ils étaient 3.000, puis 4.000, 6.000 ; et lorsque la reprise du travail fut décidée, les marins se trouvaient au nombre de 8.000.

Il faut remonter loin dans les annales du mouvement maritime pour trouver la trace d'un conflit de cette envergure.

Voyons maintenant quelles forces ont poussé les inscrits dans cette gigantesque bataille. Depuis longtemps, ils étaient, eux aussi, divisés par cette maladie politicienne qui a tant fait de ravages dans nos rangs ; mais un beau jour, ils se dirent que l'unité ne pouvait être possible qu'en se mettant en dehors de ces deux organismes infectés de pourriture, de démagogie et d'impuissance qui étaient la C. G. T. et la C. G. T. U.

Ils se réfugièrent alors dans l'autonomie ; et c'est là, que débarrassés des politiciens, de leurs haines et de leurs mensonges, ils purent se grouper à nouveau en tant que classe exploitée et ayant à faire face au même ennemi : le capitalisme de l'Armement.

Car qu'on le veuille ou non, il faut que les travailleurs se pénètrent bien de cette vérité : Jamais les marins n'auraient triomphé s'ils étaient restés liés et solidaires de l'une des deux C. G. T. Par les voies de l'autonomie, de l'indépendance la plus absolue de classe ; ils ont non seulement démontré au patronat maritime que leurs revendications étaient essentiellement professionnelles, mais encore ils sont arrivés à insuffler au prolétariat de la mer, ce sentiment héroïque de la lutte des classes, sans lequel aucune action sérieuse ne peut être entreprise.

Sentant que l'Union Syndicale des Marins de France reléguait leurs idées et leurs intérêts propres d'exploités, les marins au premier signal du combat, se sont aussitôt groupés et ont fait bloc autour de cette jeune organisation où les politiciens n'avaient aucune influence.

Les politiciens syndicalistes de la rue La Fayette et de la rue de la Grange-aux-Belles ont bien compris le danger que représentait pour eux, le grand mouvement de classe des inscrits havrais. Les uns et les autres, ils ont fait bloc pour que la magnifique grève des esclaves de l'Océan échoue lamentablement ; ils ont observé à son égard le silence le plus complet.

Cette grève étant un mouvement de masses, venu des profondeurs de la vie misérable et maudite où se débattaient désespérément des milliers de producteurs et n'étant pas dirigé d'en haut, il fallait à messieurs les fonctionnaires syndicaux, pour que demeure leur règne, que ce mouvement se termine par un échec complet.

Il n'en a pas été ainsi. Malgré tout, malgré les politiciens, la trahison et le silence prudent des chefs syndicaux, les inscrits maritimes ont vaincu.

Puisse cette cruelle leçon souffler nos indispensables et les marquer au front pour toujours du signe d'infamie !

Durant ces longs jours vécus parmi les travailleurs de l'Océan, j'ai pu me rendre compte qu'ils étaient les ennemis irréconciliables de toute politique. Ce qui m'a frappé surtout, c'est le long cri de haine et de réprobation des marins havrais à l'égard des dirigeants confédéraux.

Partout, on n'entendait que ces mots : Qui, ce qu'il faut, si nous voulons nous réorganiser, si nous voulons connaître à nouveau le passé de luttes et de batailles ardentes, ce qu'il faut, c'est détruire de fond en comble cet organisme pourri qu'est la vieille C. G. T.

Jamais encore, je n'avais entendu gronder contre les chefs lafayettistes, d'aussi rudes et terribles colères.

C'est qu'aussi jamais trahison ne fut plus complète et étalée au grand jour comme le fut la trahison des confédérés en cette bataille.

Non contents de recruter de la chair à travail pour briser le mouvement des inscrits, ils poussèrent l'audace ou plutôt le cynisme jusqu'à venir déposer

comme témoins à charge contre les victimes de l'action syndicale.

C'est pourquoi maintenant, quoi que puissent faire les réformistes, la C. G. T. est morte à jamais pour le prolétariat maritime.

Les marins ne reconnaissent plus le Travail dans cette organisation qui s'est faite l'auxiliaire non seulement des armateurs et des pouvoirs publics, mais encore de la police et de la magistrature.

Cela est triste, profondément triste ; mais dans la nuit où s'engloutit le vieil organisme confédéral, parmi les ténébreux qui emportent les vastes espoirs de la période héroïque d'avant-guerre, nous voyons luire l'aube nouvelle où les maudits et les exploités, débarrassés de la tutelle de leurs mauvais bergers, sauront s'organiser à nouveau et faire front contre les puissances de proie et de violence qui dominent le monde vivant.

Pour hâter la venue de cette aube, de la jeune aurore du véritable syndicalisme, l'Union Syndicale des Marins de France nous montre le chemin : l'autonomie. C'est par l'autonomie syndicale sur la base des Unions de métiers que le prolétariat se débarrassera des politiciens de toutes écoles, et qu'il pourra enfin marcher hardiment vers ses destins et les vastes horizons qui l'appellent.

J. BAILLOT.

## LE FAIT DU JOUR

### L'opérette continue...

Le gouvernement d'Herriot a donc des intentions de suicide ? C'est la première réflexion qui vient quand on le voit déclarer qu'il va prendre « une offensive » contre la vie chère.

On aurait envie de lui crier : « Casse-toi ! » Mais, ne nous emballons pas, Herriot sait, tout autant que nous et moi, ce qu'il faut penser d'une telle offensive. Je suis sûr que ni lui, ni ses ministres ne se prennent au sérieux. Quand ils sont réunis ensemble, ils doivent faire comme les augures de Rome : rire de leur comédie et de la crédulité des masses.

Tout d'abord, un gouvernement qui voudrait s'attaquer aux mercantis autrement qu'en paroles, aurait les reins cassés sur l'heure. Les organisateurs de vie chère, de tous poils et de toutes nuances, ont une puissance à laquelle rien ne résiste, sinon une révolution.

Je défie bien les parlementaires ou ministres les mieux intentionnés — si cette race existe — d'empêcher les mercantis d'exploiter le public, sans toucher à la sacro-sainte propriété. Et si toucher n'est pas du ressort de nos politiciens. Ils ne s'aventureront jamais sur ce terrain. Je sais bien qu'on va me parler de réprimer les abus. Allons donc ! Tous ceux qui sont à la tête des administrations ou nantis de fonctions politiques sont ou hommes d'affaires eux-mêmes, ou plongés dans un milieu d'affaires d'affaires, dont ils tirent le plus clair de leurs revenus.

Voyez-vous tous ces avocats-députés, même des partis prétendus avancés, mener la guerre contre les mercantis, alors que ce sont les seuls clients qui leur rapportent.

Il faudrait aussi briser ces organisations syndicales de petits patrons agricoles qui ont su si merveilleusement utiliser l'association pour tuer la concurrence et imposer les prix maxima à la clientèle.

Aussi bien dans le domaine agricole qu'industriel et commercial, les syndicats d'exploiteurs ont supprimé totalement ou partiellement la loi de l'offre et de la demande qui était la pierre de fondation de l'économie politique.

Ces groupements de mercantis ont des ramifications ou des accointances dans toutes les administrations, depuis la justice, jusqu'à la politique. Tout honnête homme qui voudrait entraver leurs pratiques est bientôt brisé.

Herriot et sa clique traitent se heurter à cette puissance ? Allons donc ! C'est risible que d'y penser. Pur battage pour faire patenter le public.

Ce sera encore une comédie de plus. Quand les victimes en auront assez d'être dupées et tournées en ridicule, elles finiront peut-être par chercher elles-mêmes la seule solution : la suppression des parasites.

### A Narbonne les ouvriers agricoles sont en grève

Toulouse, 31 août. — Dans une réunion tenue hier soir, à l'Hôtel de Ville, le Syndicat des ouvriers agricoles et viticulteurs de Narbonne, après avoir vainement demandé la signature d'un contrat de travail, a décidé la grève. La Municipalité avait fait présenter aux employeurs plusieurs propositions de contrat, mais les gros propriétaires ont refusé de signer.

Amis lecteurs abonnez-vous !

## La guerre chimique et les savants officiels

Sur l'invitation de la Société des Nations, un comité international de savants a été chargé, dès 1921, d'établir un rapport sur « les effets probables des découvertes chimiques dans les prochaines guerres ».

Ce travail fut accompli par les professeurs André Meyer, du Collège de France; Angelo Angeli, de l'Institut royal d'études supérieures de Florence; Pfeiffer, de Breslau; J. Bordet, de l'Institut Pasteur de Bruxelles; W.-B. Cannon, de l'Ecole de Médecine de Harvard; Th. Madsen, de Copenhague; le sénateur Paterno, de l'Université de Rome; J. Enrique Zannetti, de l'Université de Colombia, New-York.

Le rapport est aujourd'hui terminé. Il sera soumis, le mois prochain, à la cinquième assemblée de la Société des Nations. Nous venons d'en prendre connaissance. Résumons-en ici les grandes lignes.

Les savants officiels sont d'accord pour reconnaître qu'« indépendamment des divers procédés employés lors de la dernière guerre entre combattants du front, on peut en concevoir d'autres qui atteindraient les populations civiles aussi sûrement que les combattants ». Le professeur W.-B. Cannon affirme que « nous n'avons rien vu, au cours de la dernière guerre, qui soit comparable aux perspectives probables de destruction des centres industriels et de massacres des populations civiles, au cas où un nouveau conflit important viendrait à se produire ».

Ensuite les auteurs du rapport examinent les effets des différentes « armes chimiques ».

Les « corps irritants » comprennent les gaz lacrymogènes, les gaz stérilisateurs et les gaz vésicants. L'effet de ces derniers est particulièrement terrible.

Certains de ces produits, tels le sulfure d'éthyle dichloré, appelé également gaz « montarde » ou « ypérite », produisent des blessures de la peau et des membranes muqueuses qui peuvent être extrêmement graves. Toutes les fois, en effet, que la peau est exposée à la vapeur produite par l'évaporation lente de l'ypérite, de grosses ampoules apparaissent dans un délai de deux à huit heures. La gravité de ces blessures dépend, d'ailleurs, de la durée de l'exposition aux vapeurs du gaz ; elles peuvent être de simples petites ampoules locales résultant d'une faible exposition au gaz, ou, au contraire, un phylactère général extrêmement grave de tout le corps, dans le cas d'une exposition de longue durée aux vapeurs du gaz, ou d'un contact effectif avec le liquide. Sur les membranes muqueuses, l'action de ces gaz entraîne la nécrose de la membrane et laisse ensuite à vif une surface très propice à l'infection.

D'autre part — et c'est l'effet principal — le sol infecté d'ypérite contamine, par contact, ceux qui le traversent ou qui y stationnent. L'ypérite pénètre les tissus des vêtements et les transforme en véritables vésicatoires qui, par simple contact, communiquent leurs propriétés vésicantes. Le terrain et les objets infectés conservent leur agressivité pendant un certain nombre de jours.

Les corps dits suffocants ou asphyxiants déterminent des blessures mortelles du poulmon. C'est ainsi que le chlore, la bromacétone, la chloropicrine, l'oxychlorure de carbone, l'acroléine, lorsqu'ils sont inhalés, produisent l'afflux de liquide venant du sang jusque dans les cavités aériennes du poulmon. L'homme atteint d'œdème pulmonaire meurt à la façon d'un noyé, avec les spasmes d'une agonie terrible. L'oxychlorure de carbone ou phosgène a été de tous les gaz de cette catégorie le plus efficacement employé.

D'autres corps agissant directement sur le sang, tel l'oxyde de carbone, qui produit la mort par syncope du cœur habituellement, et, contrairement à la

croissance générale, sans douleur. Cette absence de douleur, et même l'ignorance qu'il existe une lésion quelconque augmentent le danger, car il est difficile d'amener les victimes à se rendre compte de la gravité de leur état, et à les empêcher de faire des efforts qui fatiguent un cœur déjà surmené.

Enfin les toxiques du système nerveux, tels les composés à base d'acide cyanhydrique, paralysent d'emblée le système nerveux. Toutefois, les gaz connus de cette catégorie ne produisent cet effet paralysant qu'à un degré de concentration assez élevé.

Tels sont les gaz, connus jusqu'à ce jour, qui peuvent participer à la guerre chimique. « Mais on peut imaginer, fait observer le professeur Zannetti, la découverte de gaz qui agiraient sur les fonctions digestives ou comme on l'a effectivement essayé qui provoqueraient de graves vomissements, ou enfin, comme le fait le monoxyde de carbone, qui contrarieraient les fonctions normales de l'hémoglobine du sang et l'empêcheraient de transporter l'oxygène des poulmons dans les tissus ».

L'arme chimique, employée pendant la dernière guerre avec une intensité croissante et une efficacité indiscutable, produit donc les effets physiologiques les plus divers. « Il n'y a pas plus de limites concevables à sa puissance, à son efficacité, à sa diversité, qu'il n'y en a à la pharmacologie ou à n'importe quelle branche de la chimie. » Si ces effets, extrêmement graves contre des hommes non protégés, peuvent être atténués par des mesures de protection adéquates, toutefois le problème de la protection des populations civiles n'est pas encore résolu.

Les substances nocives employées étant d'un usage courant en temps de paix, l'arme chimique est à la disposition de toute grande puissance industrielle possédant des usines chimiques, car, avec une extrême facilité, ces usines peuvent être transformées, presque en une nuit, en fabriques de matériel destiné à la guerre.

Enfin, le rapport envisage la possibilité pour des avions de jeter des bombes de grandes dimensions, remplies de gaz toxiques, sur des centres indispensables à la vie politique ou économique du pays ennemi. Le gaz utilisé ne serait pas nécessairement à effet temporaire, puisque le but consisterait à gêner ou détruire le centre d'activité qui serait l'objectif de l'attaque. Le gaz montarde, par exemple, déversé en forte quantité sur des grandes villes, resterait probablement pendant longtemps sur le sol et pénétrerait graduellement dans les maisons. Ce serait un danger terrible pour les populations civiles. La fourniture de masques à une population entière semble être presque impraticable et il reste encore à prouver que des méthodes de protection collectives soient efficaces. En l'absence de ces moyens et sans indication préalable sur le point d'attaque, toute protection complète est impossible. De plus, les gaz toxiques lourds demeurent près du sol, même en pleine campagne, pendant un temps très long. Dans une ville, il est difficile de dire le temps pendant lequel ils resteraient et continueraient de constituer un danger.

Quelles conclusions les savants professeurs vont-ils apporter à un tel rapport ? Au nom de la science, qui doit avoir pour but essentiel la sauvegarde et le progrès de l'humanité, ne déclareront-ils pas la grève des laboratoires en cas de guerre chimique ?

N'inciteront-ils pas tous leurs confrères et tous les ouvriers qui travaillent sous leurs ordres à se refuser à produire pour des fins aussi criminelles ?

Allons donc ! ce serait mal connaître la lâcheté et l'hypocrisie de cette race d'in-





Intellectuels. Hélas ! ils n'ont pas changé depuis août 1914.

Voyez donc l'ignoble conclusion de leur rapport à la Société des Nations :

« En conclusion, constatant, d'une part, les applications de plus en plus nombreuses et variées de la science à la guerre, observant, d'autre part, que le véritable danger — danger de mort — pour une nation serait de s'endormir confiante en des conventions internationales pour se réveiller sans protection contre une arme nouvelle, il paraît à la Commission essentiel que les peuples sachent quelle terrible menace est ainsi suspendue sur eux. »

« Que chaque nation se défende... et se prépare à la guerre chimique contre la guerre chimique des autres nations », voilà ce que cela signifie.

C'est la négation même de la Société des Nations au nom de laquelle on prétend parler. C'est la négation de toute entente internationale contre la guerre. C'est la course aux armements entre peuples qui se trouve ainsi justifiée.

Ces savants modernes n'ont pas trouvé d'autre formule, en la circonstance, que l'antique et féroce : « Si vis pacem, para bellum. »

Oh... civilisation...

A. G.

## L'effort anarchiste en province

A VIERZON

Le groupe anarchiste de Vierzon avait organisé, samedi, un meeting en faveur de l'amnistie nationale et internationale. Le camarade Chazoff développa, devant une salle pleine et attentive, tous les arguments militants en faveur de cette mesure de justice dans tous les pays, y compris la Russie.

Ce fut un réquisitoire en règle contre les gouvernements mondiaux.

Naturellement, les communistes se trouvèrent là et profitèrent de l'occasion pour essayer de faire l'apologie du régime barbare des bolcheviks, sans aucun succès, avec les armes qui leurs sont chères : la calomnie et l'injure. Les esclaves de Moscou finirent un bon moment la tribune, oubliant totalement, du reste, de parler de l'amnistie.

Chazoff répliqua vertement et fut très applaudi.

En somme, excellente journée pour la propagande.

## Nos échos

Illusions perdues.

Un brave ouvrier plombier de Lagny, père de six enfants et assidu lecteur, depuis de nombreuses années, du journal l'Humanité, croyant trouver auprès des rédacteurs de cette feuille l'appui et les conseils pour faire défendre l'un de ses enfants poursuivi en justice pour un peccadille, s'en vint frapper à cette porte pour lui toujours hospitalière aux pauvres travailleurs. Reçu par quelques membres de la rédaction et ayant déposé le but de sa démarche, il se vit immédiatement demander les renseignements suivants :

— Êtes-vous membre du Parti communiste ?

— Non, je suis indépendant et n'ai jamais voulu appartenir à aucun parti politique.

— Êtes-vous syndiqué ?

— Non, je travaille seul et ne suis pas syndiqué depuis quelques années ; mais, j'ai fait jadis de la propagande et de l'action révolutionnaires.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Eh bien, je croyais que l'Humanité...

— Quoi ? Vous croyez que... Vous êtes un contre-révolutionnaire !

Sur ce, le brave ouvrier, interloqué, fut remis entre les mains d'un certain employé nommé « Paulus », lequel fait, entre parenthèse, une assez répugnante besogne dans cette officine.

Celui-ci lui fit lire une pancarte collée au mur qui lui signifiait son expulsion : « Ici n'ont accès que les membres du P. C. et les syndicalistes inféodés à celui-ci. » Et, délicatement, il fut mis à la porte par l'employé sus-nommé.

Le pauvre homme n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Jeté à la porte de la maison de Jaurès ! Pas possible !...

○○○

Voici l'automne.

Rien de plus mélancolique et de plus douloureux que cette venue de l'automne, lorsque septembre d'or va naître et que la pluie tombe, chantant le lamento des misères humaines...

Il est à remarquer que cette saison est propice à la méditation et à la réflexion. Les blessés, les mourants de la terre, ceux que la roue de la civilisation a torturés, sentent alors toute l'humanité de la tragédie dans laquelle ils succombent.

Mais ceux qui ont conservé la force de révolte, l'énergie de réagir, ceux-là fourbissent les armes qui serviront à détruire les puissants d'un jour, ceux qui croient au règne éternel de l'injustice.

○○○

Buste de prince.

En Angleterre, on vient d'ouvrir un concours pour le plus beau buste du prince de Galles. Et on doit employer le produit de la vente à soulager, paraît-il, quelque victime de la dernière tuile.

Ces sortes d'œuvres soi-disant bienfaisantes sont des stupidités sans nom. Stupidité d'une effigie de prince snob. Dérision amonée, sans rapport avec le cours du change, à un ancien soldat plus ou moins abruti.

○○○

Lires et délire.

Gabrielle d'Annunzio fait construire un théâtre dans sa villa. Ce théâtre pour grand M's-tu-vu aura 40 places, tout net ! Chaque cotétera 1.000 lires. Une paille !

M. Gest, à qui le poète a raconté cela, a reçu de lui, comme présent, une épingle ornée d'une perle splendide, mais avec cette exigence qu'avant de la mettre à sa cravate son hôte lui piquât par trois fois la main avec la pointe du bijou, pour écarter le mauvais sort.

Le théâtre d'Annunzio est bien le prototype de ces délirants militaristes et capitalistes, épris de pseudo-poésie, qui joignent l'oubli de l'humanité à une luxue inouïe à l'imbécillité de la superstitio.

○○○

Un journal bien informé.

Le grand assommoir des masses est au courant de tout. Il n'en laisse passer aucune et renseigne ses lecteurs avec une maestria vraiment remarquable.

Qu'on en juge par ces lignes parues dans l'Humanité de vendredi au sujet des grèves dans les ports : « Le mouvement se maintient. La grève des différents catégories de travailleurs des ports se poursuit sans changements notables. Chez les inscrits, aucune modification grave n'est à signaler, de même que parmi les dockers. »

Lorsque l'organe des Beni-Oui-Oui fit paraître ces lignes, il y avait quarante-huit heures que les ouvriers du port du Havre avaient décidé la reprise du travail. Tout naturellement, cette bonne vieille Humanité ignorait la chose.

Il n'y a pas très longtemps qu'un des pisse-copie de cette feuille moscovite nous racontait que le Lib. « cherchait encore ses lecteurs ».

À notre tour, serait-il indiscret de demander aux nombreux rédacteurs qui pulvérisent dans l'immeuble du 142 de la rue Montmartre à quelle source ils puisent leurs renseignements pour être si bien au courant du mouvement social ?

Eh, ma foi, à défaut de lecteurs, Machin ne ferait pas mal de chercher des rédacteurs qui soient à même de reproduire exactement les faits de la vie économique.

## Où aller ce soir ?

OPERA-COMIQUE. — Madame Butterfly.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Saltimbanques.

COMEDIE-FRANÇAISE. — Le Mariage forcé ; Hernani.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Le Mystérieux Jimmy.

COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Arts). — À 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dornano, Brubach, Line de Tarbes et Louis Loral. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : L'Antenne magique.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dracoli et les chansonniers.

## SUR UNE AGONIE...

# L'avenir est aux syndicats autonomes

Les dures conditions de vie forcèrent nos ancêtres préhistoriques, tout au début même de la venue de l'humanité sur le globe terraque, à se rechercher, à s'unir, à s'associer. Pour lutter efficacement contre les éléments déchaînés de la Nature, pour éviter, tout au moins dans la faible mesure de ses moyens, de périr dans les tornades, raz de marée, tremblements de terre, etc., le primitif comprit vite que l'union était nécessaire. Nécessaire aussi était le groupement pour s'abriter de la dent du fauve, de la lourde patte du mastodonte et des replis énormes du python.

À l'heure du danger, le groupe naissait ; mais à la disparition des inquiétudes, l'association se dénouait. Groupes momentanés, autonomes, librement consentis, voilà les caractéristiques des unions de nos premiers ancêtres.

L'évolution, qui ne respecte rien, agit fortement sur l'humanité. Aux époques nouvelles, organisation — administration de la vie collective — nouvelle. Les groupements des hommes se sont toujours, au cours de leur histoire, transformés. Les règles immuables, les statuts rigides et les programmes politiques ont fondu devant les nouvelles conditions de vie imposées au début par la Nature, ensuite par l'homme lui-même. Comme un flot gigantesque, l'évolution a toujours brisé les digues que les hommes — ces naffs — ont voulu lui imposer :

Le chef de tribu a fait place au sorcier. Celui-ci disparaît devant Dieu. Mais contrairement à ce que pensait ce dernier, ce serait la classe ouvrière, par le Fédéralisme, qui serait le fossoyeur de son ennemi mortel.

Supprimons les têtes — je veux dire les meneurs et leurs fonctions — de la classe ouvrière. Reléguons aux vieux souvenirs les Confédérations du Travail et toute autre organisation où la libre initiative est brimée. Saluons et aidons, par contre, la venue de l'armée gigantesque des groupements autonomes libres et modernes, cadres élastiques où jouera le véritable Fédéralisme, c'est-à-dire l'ensemble des énergies individuelles librement coordonnées pour abattre le régime oppresseur actuel et pour assurer le bon fonctionnement de l'organisation de la nouvelle société enfin instaurée.

Marcel LEPOIL.

## La voix intérieure

Voici le moment d'écouter, au fond de nous, la voix intérieure qui gouvernera et légitimera notre action libérale.

L'armistice des vacances vient de finir. Si la souffrance humaine n'a pas cessé d'exister, si la chanson des hommes a toujours le même accent de détresse, il semblerait que le soleil d'été avait mis un peu d'or sur la page sombre des destins maudits.

L'automne veut qu'on pense et nous incite à ce travail de synthèse qui clarifiera nos points de vue.

D'abord, et avant tout, nous sommes las de l'autorité, de cette tyrannie démocratisée qui, chez les peuples comme le nôtre, est passée du sceptre royal à la férule parlementaire.

Ni Dieu ! Ni Maîtres ! disait une ancienne formule qui n'était pas si mauvaise ! Nous savons maintenant que l'espérance d'un monde meilleur est une création mythique des poètes religieux, et nous avons appris que le splendide, le perpétuel, le dur effort des artisans qui courbent la matière sous la puissance de leur invention et de leur travail est la seule, l'unique réalité tangible et visible.

D'autre part, nous constatons la faillite immense des codes et des lois rédigés par des intrigants au cœur et à l'intelligence nulle. Nous ne pouvons pas obéir plus longtemps à de tels maîtres, qui se sont faits chefs par suite de l'indifférence d'un troupeau béant !

Et surtout, et avant toute chose, nous voulons la liberté d'expansion et d'expression de l'individu, son « explosion », pourrions-nous dire, hors de la gangue des préjugés, des habitudes, des fausses traditions, les vraies n'étant que scientifiques et s'appelant « des acquisitions » !

Enfin, nous cultiverons, dans le jardin clos de notre personnalité, ces fleurs rares qu'on appelle la compréhension, l'indulgence forte, le sentiment de la justice, que la morale bourgeoise appelle les vertus, mais qu'au fond elle méprise, et que nous, sans ambages, nous nommerons des forces intimes, des puissances de l'esprit libéré !

Voix intérieures de l'automne, comme disait l'imagier Victor Hugo, vous venez chanter en nous l'hymne du combat vengeur. Nous vous écouterons, pour mieux comprendre la plainte des opprimés, des lésés, des mourants, qui illustrent de sang les marges de l'histoire, qui dit le rôle du bled sur le champ de mort le hurlement du désespéré dans la prison, la plainte sourde du pauvre dans son taudis, l'affreux martyre de la femme et de l'enfant pauvre, tous les cris, unis en un faisceau d'horreur, de la misère et de l'agonie humaine.

Il faut que cela finisse, que la vie soit possible, que l'effort vers le beau, le vrai, le juste, soit autre chose qu'un concept et qu'une vision, qu'on mette un terme à l'oppression des brutes ou des médiocres, pour donner l'essor aux dévoués vivants de l'action scientifique, de l'action d'art, de l'action ouvrière, de l'action anarchiste en marche vers la lumière ineffable d'un monde nouveau !

Lisons donc, écrivons, vivons, agissons, sans trêve, sans répit, sans respect (qu'on appelle humain), avec le désir profond et patient d'aboutir le plus vite possible !

Ne nous querellons pas sur des vécités, sur des modalités, sur des points jésuitiques de méthodes ; ne chicanons pas les camarades sur de petites faiblesses, soyons nous-mêmes, sans défaillance, et alors nous serons étonnés du résultat. Nous verrons venir à nous, non pour s'aggraver en troupeau, mais pour nous aider librement, toute une multitude d'individualités au cœur ulcéré, tous les libérateurs encore inconscients, tous les réfractaires en puissance !

Guy SAINT-PAL.

## SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

# Les bagnes d'enfants

## La prétraille, tortionnaire de gosses

Eh bien ! voici aujourd'hui une histoire qui montre, mieux que tout réquisitoire, comment ceux qui se prétendent les disciples du Christ, ceux qui osent psalmodier la phrase : « Laissez venir à moi les petits enfants », entendent leur sacerdoce.

Il y avait, jusqu'alors, l'Etat qui torturait les adultes et les gamins, c'est son rôle : instrument de coercition, il ne peut engendrer que la torture. Mais voici que ceux qui se proclament les redempteurs, qui ont toujours plein la bouche les mots de charité, bonté, amour, voici que cette engence damnée qui fit jadis l'inquisition et qui entreprit de sourdes menées contre toute pensée libre ; voici que ces êtres immondes touchent aux petits enfants.

On connaît la célèbre chanson de Béranger : « Voici les hommes noirs qui passent, petits enfants baissez vos tabliers. » On sait, sur ces disciples d'Escobar, des histoires scandaleuses du confessionnal. Mais voici que, non contents d'assouvir leurs instincts bestiaux sur les petits, ils accablent encore l'enfance pour en faire de la chair à souffrance.

Sous le prétexte de recueillir les orphelins, on torture, durant de longues années, la marmaille dont le sort navrant est de n'avoir plus de parents sur terre.

C'est de l'« Œuvre des Enfants Pauvres et des Orphelins de Paris », fondée par Mgr de Forges, qu'il s'agit.

Par une propagande incessante, les prêtres vont chez les veufs qui ont une progéniture ; ils les persuadent, avec leurs mots doux, de leur abandonner leurs enfants dont ils se chargeront, disent-ils, de l'éducation et de l'entretien jusqu'à leur majorité.

Quelquefois, il arrive qu'un pauvre ouvrier qui trime péniblement pour ne pas amasser une paie suffisante à son gosse et à lui-même, se laisse convaincre par les phrases capiteuses et donne aux curés l'enfant dont il croit faire un heureux.

Las ! la réalité est horriblement décevante. Au lieu d'un relèvement, au lieu de trouver une famille, en place de l'affection, l'enfant ne rencontrera que des mauvais traitements, des brimades et un esclavage atroce.

C'est ainsi que nous avons reçu une lettre d'une camarade qui lui écrivait pendant dix ans à Champ-la-Lionne (Ardèche), maison de cette fameuse « Œuvre des Enfants Pauvres » — et nous avons été pris d'une grande colère en lisant les faits que le friste récit dévoile.

Vendue à Paris avec ses parents, la camarade se trouva privée de sa mère à la suite d'un drame — et le père travaillait comme maçon et se vit chargé des trois enfants. Il était, il se laissa séduire par les prêtres qui lui suggérèrent d'envoyer ses filles à la maison de Champ-la-Lionne.

Il hésita longtemps toutefois, mais, enfin, la misère se faisant sentir trop lourdement, il fut obligé de se séparer de ses enfants.

D'abord, il leur fut imposé un dur travail durant douze à treize heures par jour. Le lever avait lieu à cinq heures du matin, l'ouverture des ateliers à six heures ; à huit heures, une soupe infecte et trois morceaux de sucre étaient distribués aux gosses ; puis, travail jusqu'à midi. Là, comme repas substantiel : une écuelle de tiz et un morceau de lard. Reprise du travail à une heure jusqu'à sept heures. Une bolée de soupe et une sardine étaient alors accordés aux pauvres victimes. Les fillettes étaient réduites à voler le manger des pourceux et, pour ce fait, elles étaient impitoyablement battues.

Arrivait-il qu'une gosse, affaiblie par le manque de nourriture, urinât au lit ? Alors, le matin, les sœurs de « charité » la débarrassaient avec le drap encore humide, lui frottant la figure jusqu'à ce que le sang vienne à la lèvre et que le visage soit tuméfié. Puis, ensuite, on la faisait séjourner un assez long moment dans la réfectoire, la face couverte du drap maculé.

La fillette demandait-elle un médecin ? Elle était alors battue et mise au pain sec.

Voilà comment les curés soignent les gosses dont ils ont eux-mêmes demandé la charge !

Une fillette, rebulée par les mauvais traitements, refusait-elle de jouer un rôle dans les pièces, on l'enfermait durant quatre jours dans un cachot et on ne lui donnait pour toute nourriture que du pain sec.

Il y eut jusqu'à cent vingt élèves ; on leur donnait, en rémunération de leur dur travail, la somme de vingt-cinq francs par mois. Quinze francs leur étaient retenus pour leur nourriture et les dix autres francs étaient placés pour les divers besoins à la Caisse d'Epargne.

Les sœurs de charité, comme paroles d'humaine consolation, leur disaient que leurs parents étaient de tristes sires qui les

avaient abandonnées. Elles leur montraient la tête contre leurs père ou mère.

Les fillettes qui ne pouvaient tout supporter sans avoir quelques mouvements de révolte étaient classées dans la « Bande à Ravachol » et devaient subir toutes les vexations et tortures que les dix mégères imaginaient.

Les visites des parents avaient lieu en présence d'une sœur et garé à la petite martyre qui se plaignait ! Le cachot et le pain sec la guettaient.

La supérieure retenait les lettres des parents aux enfants quelquefois très longtemps — et il arriva, même, que certaine correspondance ne fut pas distribuée.

Quand les jeunes filles atteignaient leurs vingt ans, elles ne supportaient plus les coups ; alors, on s'arrangeait pour les renvoyer sans aucun argent et vêtues simplement d'un jupon de dessous, une camisole de nuit, un collier noir, un canotier et munies d'une paire de sabots dépareillés.

Martyrisées, exploitées, puis enfin volées, telle était la destinée des victimes des prêtres.

Mais cela n'est encore qu'une œuvre normale... Nous verrons par la suite.

Louis LOREAL.

## CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

## On va bientôt fermer

Herriot a obtenu son satisfecit, et la majorité l'a mis sur le pavé. Triomphe sans doute éphémère qui est comme la plume au vent ou comme l'églantine qui s'effeuille.

Sous l'obscurité clarté qui tombe des étoiles au sein de ce palais où le cartel des heures a marqué tant de chutes, on entendit un président du Conseil verveux, insinuant, incisif, qui sut, en fin de compte, tirer son épingle du jeu parlementaire, comme aurait dit ce bourgeois de Jaurès.

On ouït aussi quelques mots de Nollet, général-ministre, où s'avéra le balancement harmonieux d'une pensée indécise.

Une intervention de Le Troquer, une autre de Loucheur, un petit remue-ménage des élus communistes, et nos danseurs électoraux s'allèrent pagnoter à l'heure justement où se couchent les gens de théâtre.

Une séance de prestidigitacion sur les jeux et les ris internationaux, qui dure 9 heures du soir à 4 heures du matin, c'est du nanan pour la provinciale ferveur des cercles du Cartel et même pour ceux de la Réaction.

Tous ces gens qui mangent bien et qui boivent sec vont s'entretenir des palabres bourgeoises, et la copie ne va pas manquer aux rédacteurs de la Petite Croix ou du Petit Quotidien.

Pendant ce temps-là, on oublie l'étude des idées vivantes, et sous le roulement du tambour du Parlement, on étouffe la voix du peuple misérable et toujours menacé.

L'ANTIPARLEMENTAIRE.

## Contre la crise du logement

SALAGNY TIEND LE REMEDE

Gabriel Guillaud souffrait de la crise du logement. En vain parcourait-il les rues de Paris en quête d'une maison portant la traditionnelle pancarte : « A Louer ». Rien ; pas la moindre petite chambre.

Et Gabriel Guillaud regagnait mélancoliquement sa chambre d'hôtel, quand il rencontra son ami Salagny.

— J'ai trouvé ton affaire, lui dit Salagny. Mais il me faut une commission de 1.500 francs.

— Le marché est conclu, dit Guillaud, tu les auras.

Et Gabriel Guillaud, ayant déboursé ses 1.500 francs, s'installa dans un coquet appartement meublé au 30, de la rue des Banquiers.

Avant-hier matin, il eut une désagréable surprise. On sonna chez lui. Il alla ouvrir et se trouva en face d'une dame qui lui dit :

— Mais, monsieur, que faites-vous chez moi ?

— Comment, chez vous ? Mais je suis chez moi. J'ai assez payé pour ça.

— A qui ?

— A M. Salagny.

— Mais, c'est mon frère !

Et la dame s'expliqua l'histoire. Profitant de son absence, le frère avait usé... abusé de l'appartement vacant de sa sœur.

Et le pauvre Guillaud dut repartir à la chasse au logement.



# A travers le Monde

## ANGLETERRE

### LA GREVE DE COVENT GARDEN

On télégraphie de Londres que la grève des porteurs de Covent Garden serait près de toucher à sa fin, les patrons ayant invité les grévistes à reprendre le travail lundi. La dépêche ajoute que plusieurs centaines de porteurs ont déjà signé l'engagement de reprendre le travail.

Nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves. C'est, en effet, l'éternelle tactique patronale de pression contre les grévistes. Rien ne prouve que, à part quelques jaunes ou pauvres diables, l'ensemble des grévistes se laissera prendre à cette manœuvre.

### TEMPÊTES

#### ET TREMBLEMENTS DE TERRE

Des orages formidables ont eu lieu dans différentes parties de la Grande-Bretagne. Les routes furent couvertes, et certains endroits, de 25 centimètres de pluie.

Dans le Lancashire, l'eau recouvrait des centaines d'hectares de terrain.

A Loshaher, un tremblement de terre a été ressenti vers 11 heures, et les secousses ont duré 6 secondes.

Une seconde secousse a été éprouvée.

Des secousses ont été également ressenties à Loshaher-House, en Ecosse. Peu de dégâts.

### LE SALAIRE DANS LA BONNETERIE

Londres, 23 août. — Le différend qui s'était élevé dans les Midlands, entre patrons et ouvriers de la bonneterie, au sujet des salaires, pour tissus faits à la main, vient d'être réglé. Aux termes du nouvel arrangement, conclu pour deux ans, le personnel recevra une gratification supplémentaire de 9 pence par shilling, garantie contre toute réduction tant que l'indice du prix de la vie se maintiendra à 90 points au-dessus du niveau de 1914.

### FIN DE LA GREVE DU BATIMENT

Londres, 23 août. — Aux termes de l'arrangement conclu hier soir, entre le syndicat national des patrons et la Fédération des ouvriers du bâtiment, les ouvriers recevront, à dater du 1er octobre 1924, une augmentation de salaire de un demi penny par heure, augmentation qui sera consignée à partir du 1er février 1926. Ils acceptent, en revanche, que la semaine de travail, en été, soit fixée à 46 heures et demie dès l'introduction officielle de l'heure d'été en 1925. (Ils avaient demandé la semaine de 44 heures).

Le travail doit reprendre partout lundi prochain.

## ALLEMAGNE

L'accord de Londres fait l'objet de discussions passionnées au Parlement et dans la presse.

Les nationalistes surtout critiquent les termes de cet accord.

L'opposition en profite pour mener campagne contre le gouvernement.

De tous ces débats et polémiques, il apparaît que la situation n'est nullement changée. De même que les gouvernements différents ont trouvé les bases d'un accord dont les travailleurs feront les frais, les partis politiques en feront tout autant.

## BELGIQUE

### ON ENTRETIENT LA HAINE

Une importante cérémonie d'inauguration du monument commémoratif des 71 fusillés de Latour, a eu lieu cet après-midi.

On avait mobilisé pour cette occasion un grand nombre de personnalités et toutes les sociétés d'anciens combattants de Belgique.

Des discours ont été prononcés qui, naturellement, ne concluaient pas à la lutte contre la guerre. La haine entre les peuples est savamment entretenue par ces promoteurs de la mort.

Une cérémonie à peu près semblable, a eu lieu à Tournai, à propos de l'exhumation de soldats vendéens.

A Ostende, un moine, ex-commandant d'artillerie, a prononcé un discours. Les préchures de haine sont à l'œuvre.

### LES ETRANGERS DANS LES MINES

Une campagne est faite contre la présence d'ouvriers étrangers dans les mines.

On les rend responsables du dernier accident, par insuffisance de préparation au travail des mines.

Ce ne sont pas les maheureux étrangers qui sont responsables, mais bien plutôt les exploitateurs qui, dans le but de faire baisser les salaires, organisent l'immigration.

## ITALIE

### MUSSOLINI N'OSE PAS VOYAGER

Le dictateur italien connaît si bien la popularité dont il jouit qu'il n'ose plus aller là où les spadassins du fascisme ne peuvent plus le protéger.

Il devait aller à Genève, assister à la séance inaugurale de l'Assemblée de la Société des Nations. Il fait annoncer officiellement qu'il n'ira pas.

Quelle bravoure !

## ÉTATS-UNIS

### LA CAMPAGNE ELECTORALE DU GENERAL DAWES

Le général Dawes a ouvert officiellement lui-même, hier, à Augusta, sa campagne électorale pour la vice-présidence. Dans son premier discours, le général Dawes dit que MM. Coolidge et Hughes, en désignant des représentants officiels au Comité des Experts, avaient sauvé les Etats-Unis d'une disgrâce sans nom.

Il ne faut pas s'étonner de voir le général Dawes entrer dans la lice électorale : c'est l'homme des financiers américains. Militarisme, politique et finance, touchant trio !

## La jalousie qui rend féroce

Voici encore un atroce drame de la jalousie.

A Reims, l'ouvrier cordonnier portugais Domingos dos Santo Silva, en rentrant chez lui, trouve sa compagne, Berthe Dodé, en compagnie de l'ouvrier peintre Steck.

La jalousie lui fait monter la colère à la tête et, sortant de sa poche un revolver « bull dog », achève la veille, il tira à bout portant sur Berthe qui est atteinte à l'oreille gauche. Un second coup de revolver atteignit Steck au crâne.

La fille de la victime, Olga, accourut au bruit des détonations et appela à l'aide. Le jaloux criminel continua à tirer.

Cerné par la police, traqué par les pompiers, il ne se rendit qu'à bout de munitions et trempan l'eau dont l'inondait une lance d'incendie.

Revenu à la raison le malheureux Domingos n'en sera pas moins privé de l'affection de celle qu'il aime et, en outre, il devra compter avec la société qui, elle aussi, se méle brutalement de ce qui ne la regarde pas.

## La révolution est faite !

Elections dans le canton de Luc (arrondissement de Toulon) pour un conseiller d'arrondissement.

Angelin Rebuffet, candidat communiste, a été élu.

L'« Huma » d'aujourd'hui va chanter victoire.

Hein ! la Révolution avance à grands pas. Car les bolchevistes sont des irrévolutionnaires et ne font pas de politique !

## Pas tranquille

Le ruffian Mussolini a définitivement résolu de ne pas aller à Genève, pour assister à la séance inaugurale de l'Assemblée des Nations.

Et pourquoi cette abstention de ce rusé compère diplomate ?

Pour des motifs de politique intérieure, nous dit-on.

Le spectre d'un lendemain vengeur hanté cet individu et on croirait même qu'il a peur.

Le cadavre de Matteotti est là, tout près de cette Roche Tarpéenne d'où sera précipité ce labyrinthe hisse au Capitole par les bandits fascistes.

Mussolini n'ira pas à Genève. Son gouvernement de maître s'en ira bientôt, les pieds devant.

## La grève des mineurs dans le Borinage

Les dernières nouvelles que nous avions reçues dans la soirée de samedi nous laissent espérer que le conflit serait terminé dès ce matin — la commission mixte des mines devant être convoquée au début de la semaine.

Or, voici que rien ne va plus ! Et, non seulement rien ne va plus dans le borinage, mais la grève menace de s'étendre sur tout le territoire belge.

En effet, les patrons refusant de revenir sur leur décision de diminuer les salaires ont repoussé les propositions des mineurs.

Naturellement, toutes les tentatives possibles ont été faites pour enrayer ce mouvement, mais rien ne peut maintenant ébranler la volonté de vaincre des ouvriers qui refusent de subir des exigences scandaleuses des patrons miniers.

Car un fait est là qui parle avec une terrible éloquence :

Les bénéfices réalisés par les Compagnies sont fantastiques, puisque les actions valent aujourd'hui plus de trente fois leurs prix d'émission.

Or, c'est au moment où ces compagnies connaissent une prospérité financière qu'elles n'auraient jamais osé espérer, c'est au moment où les dividendes distribués sont les plus élevés que l'on veut réduire le prix de la journée de travail des ouvriers mineurs.

Ceux-ci ne sont pas dupes et savent l'opulente vie des actionnaires, aussi persisteront-ils jusqu'au jour où le patronat devra s'incliner et revenir aux salaires normaux — l'unanimité du prolétariat en lutte obligeant les rapaces à céder devant la force ouvrière.

Le patronat essaie de reprendre petit à petit tous les avantages qu'il fut amené à accorder au lendemain de la guerre, par crainte d'une révolution ; le capitalisme reprend du poil à la bête — mais si les ouvriers savent patiemment attendre la combativité des mineurs du borinage, force lui sera bien de mettre les pouces et de compléter un peu avec ses esclaves, jusqu'au jour où ceux-ci briseront définitivement leurs chaînes.

Courage, les mineurs ! et le Minotaure rendra gorge !

## A Montpellier

### les vendangeurs revendiquent

Hier matin, s'est tenu, à Montpellier, un meeting de vendangeurs. Ils exigent des propriétaires : 24 francs pour les hommes, 14 francs pour les femmes, plus le vin et la soupe du soir, et ce n'est pas payé !

## Les pieds nus

La reine d'Italie aurait été émue par les pieds nus d'une petite pauvresse et lui aurait envoyé un présent pour acheter des bas.

Les petits cadeaux des grands de la terre à des enfants misérables sont d'une ironie qui met la rage au cœur d'un vrai réfractaire.

Car pour un pied nu qu'on chaussé, combien d'autres vont s'ensanglanter aux cailloux du chemin !

Il ne faudrait pas que les exploitateurs croient qu'ils peuvent éteindre ou diminuer l'esprit de révolte par des gestes d'une fausse charité.

Les possesseurs de la richesse et du pouvoir ont ainsi leurs « divertissements », au sens pascalien du mot, c'est-à-dire que, blasés sur nombre de plaisirs, ils recherchent, en secourant des misères qui les intéressent objectivement, des sensations neuves et des frissons nouveaux.

Ne nous laissons pas prendre à ces gestes de théâtre !

## Un yacht fait naufrage

Brest, 24 août. — Un naufrage s'est produit aujourd'hui vers midi, dans le goulet de Brest. Le yacht de plaisance « Cours d'Après », ayant à bord son propriétaire et M. Lucien Dernoourt, âgé de 47 ans, et un officier marinier, M. Le Bras, qui allaient prendre part aux régates du Trezher, a chaviré sous voiles en face de Mingant et a coulé.

La barque « la Brise », pilotée par M. Ferré, a recueilli peu après M. Le Bras. Quant à M. Dernoourt, il a coulé à pic et toutes les recherches faites jusqu'à présent pour retrouver son corps sont restées vaines.

Victimes d'une partie de plaisir, ils nous intéressent moins que les travailleurs se faisant tuer à la tâche.

## En peu de lignes...

— Le Grand Bé, cette falaise que mine la mer et que l'on craignait de voir s'effondrer avec le tombeau de Châteaubriand, va redevenir d'actualité.

On vient d'y découvrir un véritable musée de silex travaillés, armes et outils de toutes sortes, et on a même découvert dans les petites mares que forme la mer en se retirant des carillages qui semblent avoir appartenu à des cornes de rennes géants.

— Un accident s'est produit à bord du vapeur *Saint-Philibert*, des Messageries de l'Ouest, qui assure deux fois par jour la traversée entre Noirmoutiers (Vendée) et Pornic (Seine-Inférieure).

Le capitaine, M. Mauffret, 54 ans, a disparu au cours du voyage. On cherche les causes de cet accident.

— A Murviel, près de Montpellier, un camion est allé se briser dans un fossé. Le chauffeur a été mortellement blessé.

— Reynaldy, ministre du Commerce et de l'Industrie, inaugure la foire-exposition de Brive. Des topos sur la politique commerciale. En attendant, la vie ne diminue pas et la volonté d'injustice domine toujours le monde.

— Peytral et Bovier-Lapierre se sont déplacés pour poser des « premières pierres », comme c'est l'habitude en cette période estivale. Grenoble a vu leurs binettes. Bons diners. Divertissements. On ne s'embête pas quand on est ministre. Et pendant ce temps, le producteur trime...

— Le dundee « Sainte-Clotilde », de Riaucourt, regagnait la rade de Lorient, lorsqu'une rafale s'abattit sur lui. On s'aperçut bientôt que le patron, Dominique Jouanno, avait disparu, emporté par une lame.

— Gustave Simonux, mécanicien à Saint-Aignan d'Hautepierre (Dordogne), accompagné de son beau-père, revenait en auto de Paris. A l'entrée du bourg de Nouan (Loir-et-Cher), un coup de vent enleva la casquette de celui-ci qui, se levant instinctivement, tomba lui-même de l'auto. Il est dans un état très grave.

— Ce matin, à Argenteuil, ont eu lieu les essais d'un nouvel hydravion amphibie, muni d'un moteur de 800 chevaux.

— Aujourd'hui, deux accidents de chemin de fer, dans le Gers, l'un sur la ligne d'Auch à Agen, où le tender d'un rapide a déraillé, l'autre sur la ligne d'Auch à Eauze. Aucun accident de personne.

— On a fêté, à Toulon, le trentenaire du « Café Conc ». Certes, nous n'y voyons pas d'inconvénient, car il est chez ceux-là qui amusent des cœurs libertaires. Mais on aurait pu se passer des « autorités locales ». L'autorité n'a rien à voir avec le rire.

— Yvon Delbos, dans la *Dépêche de Toulouse*, loue la politique extérieure d'Herriot. Mais nous nous souvenons de certains articles où l'on encensait indirectement le sinistre Poincaré. Plus ça change...

— A Saintes, le fils d'un boucher de cette ville, M. Guillot, descendait à vive allure, en motocyclette, le cours National, se dirigeant vers Corbion, lorsque la vitesse de sa moto l'empêcha d'éviter une jeune fille et un enfant qu'il renversa.

Le choc fut si violent, que M. Guillot lui-même fut projeté à terre. Le crâne fracturé, le motocycliste succomba quelques heures après. La jeune fille, Mlle Marcelle Rohan, âgée de 16 ans, a succombé également à ses multiples blessures. Quant à l'enfant, la petite Marcelle Guillaumage, âgée de 5 ans, elle a eu une jambe cassée.

## Le Centenaire antilabagique

Orléans, 23 août. — Le 24 août 1824, il y a juste cent ans, naissait à Vitry-aux-Loges M. Pierre Brulin, actuellement domicilié à Pithiviers, où la fanfare municipale lui offrira une aubade demain matin et la municipalité lui remettra un objet d'art.

Le nouveau centenaire a fait son tour de France à 17 ans et a exercé le métier de charbonnier jusqu'à 60 ans. Il a été pendant quarante-cinq ans adjoint au maire de Nancray. Sa femme est morte en 1920, à l'âge de 97 ans.

M. Brulin, qui était jadis d'une force peu commune, a conservé une mémoire étonnante. Il n'a jamais fumé, ni prisé, menant une vie très régulière et n'usant que modérément du vin et de l'alcool.

Et il y a beaucoup à parler que s'il avait complètement supprimé ces derniers il n'aurait fait encore qu'y gagner en longévité et en lucidité.

## Discussion mortelle

Deux amants se disputent, hier soir, dans leur logement et, tout-à-coup la femme se jette par la fenêtre. Ce fait divers qui nous parvient dans la nuit, est un exemple typique des funestes résultats de la jalousie.

Deux êtres qui s'aiment, et même simplement deux êtres qui s'estiment, se doivent une franchise sans acrimonie.

La colère, à laquelle se joint une haine qui emporte tout, doit être réservée aux criantes injustices sociales.

## En lisant les autres...

### La Misère du Pauvre Monde

Sous ce titre, le « Quotidien » publie la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en chef,

C'est un père éploré qui vous écrit, non pas pour lui, car il est malheureusement trop lard, mais pour éviter que d'autres familles soient de même frappées dans leurs affections. Voici les faits :

Ma fille, âgée de quinze ans et demi, travaillait, comme apprentie, à Suresnes, dans une usine du boulevard de Versailles ; elle a été renvoyée brutalement, le mardi 12 courant, à 9 heures du matin, sans que sa mère ou moi soyons même avisés de ce renvoi. La pauvre petite, affolée et désespérée, est partie se jeter à l'eau et je n'ai plus aujourd'hui devant moi qu'un cadavre.

Il me semble que les industriels exigent que les enfants au-dessous de seize ans soient surveillés par leurs parents ; ne pourrions-nous pas, par réciprocité, avertir ceux-ci quand ils prennent une décision plus ou moins justifiée vis-à-vis d'un enfant ? Mais c'est probablement trop demander à ces millionnaires profiteurs et égoïstes ; que leur importe la vie d'un enfant de quinze ans ?

Si réellement la loi permet de tels actes, elle est bien mal faite, mais connaissant toutes les campagnes généreuses que vous avez menées déjà en faveur de la classe ouvrière, je vous signale cet événement douloureux pour que, grâce à la publicité de votre journal, vous obligez par les enfants un peu plus de protection et de pitié, et que d'autres familles ne soient pas plongées, pour les mêmes causes, dans un deuil aussi cruel que celui qui me frappe.

Veuillez croire, Monsieur le Rédacteur en chef, etc., etc.

A. B.

Retraité de la Préfecture de Police, Suresnes.

Les faits signalés ici sont révoltants et ils ne font que confirmer notre jugement anarchiste sur la société d'exploitation et d'autorité qui les provoque. Mais comment M.P.A.B. peut-il logiquement se plaindre, lui qui, « retraité de la Préfecture de Police », passa toute sa vie à être un des plus vils soutiens de « la loi qui permet de tels actes » ?

Les gens de police sont bien mal venus de s'appliquer sur la misère du pauvre monde, car la plus grande part de cette misère vient de l'ignoble institution chargée par définition de traquer et d'assassiner le pauvre monde, pour la quiétude des « millionnaires profiteurs et égoïstes ».

### Choses vues à Deauville

Lisez bien :

Midi. La Potinière a l'air d'une foire normale. Des flanelles et des pardessus. Des joues peintes et des fourrures. Toutes les langues. Il arrive des autos par tous les carrefours. Pour un peu il en arriverait par les gouttières. Rien n'est vilain comme un lévrier sur une Cinquante. Cet animal, en l'occurrence, a l'air de vouloir donner des leçons d'élégance à tous les passants. Marie Chénal n'a pas chanté « Carmen » cette nuit : elle a pris froid. Les deux rois de l'heure sont M. Zagoraphos, roi du bacarrat, et sir Sol Joli, roi du diamant. L'un porte une casquette de jockey et l'autre une casquette d'admiral. Or, c'est l'admiral qui aime les chevaux et le jockey qui aime la mer !

Plus loin :

On a beaucoup remarqué, ces jours derniers, que le prince de Galles paraît plusieurs fois de suite une chemise de même couleur et bleu. C'est le marquis de Castellane qui s'habille le mieux !

Et il y en a comme ça une colonne et demie en article de tête.

Pouah ! ça vous donne plus que jamais envie de faire sauter tout ce monde de parasites qui peuple les villes d'eau, qui encombre les plages — tout ce monde-là, ses casinos et ses journaux, l'« Intran » y compris.

— M'en voulez-vous d'un sentiment aussi naturel que le mien ?

— Il faut lui tenir compte de ce qu'il ne nous l'a pas caché, dit Léon Giraud, il est encore franc ; mais j'ai peur que plus tard il ne nous redoute.

— Et pourquoi ? demanda Lucien.

— Nous lisons dans ton cœur, répondit Joseph Bridan.

— Il y a chez toi, lui dit Michel Chrestien, un esprit diabolique avec lequel tu justifieras à tes propres yeux les choses les plus contraires à nos principes : au lieu d'être un sophiste d'idées, tu seras un sophiste d'actions.

— Ah ! j'en ai tant dit d'Arthez, Lucien, tu feras en toi-même des discussions admirables où tu seras grand, et qui aboutiront à des faits blâmables... Tu ne seras jamais d'accord avec toi-même.

— Sur quoi donc appuyez-vous votre réquisitoire ? demanda Lucien.

— Ta vanité, mon cher poète, est si grande, que tu en mets jusque dans ton amitié ! s'écria Fulgence. Toute vanité de ce genre accuse un effroyable égoïsme, et l'égoïsme est le poison de l'amitié.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Lucien, vous ne savez donc pas combien je vous aime ?

— Si tu nous aimais comme nous nous aimons, aurais-tu mis tant d'empressement et tant d'effacement à nous rendre ce que nous avions en tant de plaisir à te donner ?

— On ne se prête rien ici, on se donne, lui dit brutalement Joseph Bridan.

(A suivre.)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 24 AOUT 1924. — N° 67.

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

## DEUXIEME PARTIE

### Un grand homme de province à Paris

DAVID SÉCHARD A LUCIEN

« Mon cher Lucien, tu trouveras ci-joint un effet à quatre-vingt-dix jours, et à ton ordre, de deux cents francs. Tu pourras le négocier chez M. Méliot, marchand de papier, notre correspondant à Paris, rue Serpente. Mon bon Lucien, nous n'avons absolument rien. Ma femme s'est mise à diriger l'imprimerie, et s'acquitte de sa tâche avec un dévouement, une patience, une activité qui me font bénir le ciel de n'avoir donné pour femme un pareil ange. Elle-même a constaté l'impossibilité où nous sommes de l'envoyer le plus léger secours. Mais, mon ami, je te crois dans un si beau chemin, accompagné de cours si grands et si nobles, que tu ne saurais faillir à ta belle destinée en te trouvant aidé par les intelligences presque divines de MM. Daniel d'Arthez, Michel Chrestien et Léon Giraud, conseillé par MM. Meyraux, Bianchon et Ridal, que ta chère lettre nous a fait connaître. A l'insu d'Eve, je t'ai donc souscrit cet effet, que je trouverai moyen d'acquitter à l'échéance. Ne sois pas de la voie : elle est rude, mais elle sera glorieuse.

« DAVID. »

EVE SÉCHARD A LUCIEN

« Mon ami, ta lettre nous a fait pleurer tous. Que ces nobles cours vers lesquels ton bon ange te guide le sachent : une mère, une pauvre jeune femme, prient Dieu soir et matin pour eux ; et, si les prières les plus ferventes montent jusqu'à son trône, elles obtiendront quelques faveurs pour vous tous. Oui, mon frère, leurs noms sont gravés dans mon cœur. Ah ! je les verrai quelque jour. J'irai, dussé-je

faire la route à pied, les remercier de leur amitié pour toi, car elle a répandu comme un baume sur mes plaies vives. Ici, mon ami, nous travaillons comme de pauvres ouvriers. Mon mari, ce grand homme inconnu que j'aime chaque jour davantage en découvrant de moment en moment de nouvelles richesses dans son cœur, délaisse son imprimerie et je devine pour quoi : ta misère, la nôtre, celle de notre mère, l'assassinat. Notre adoré David est comme Prométhée dévoré par un vautour, un chagrin jaune à bec aigu. Quant à lui, le noble homme, il n'y pense guère, il a l'espoir d'une fortune, il passe toutes ses journées à faire des expériences sur la fabrication du papier ; il m'a priée de m'occuper à sa place des affaires, dans lesquelles il m'aide autant que le lui permet sa préoccupation. Hélas ! je suis grosse. Cet événement, qui m'eût comblée de joie, m'attriste dans la situation où nous sommes tous. Ma pauvre mère est redevenue jeune, elle a retrouvé des forces pour son fatigant métier de garde-malade. Aux soucis de fortune près, nous serions heureux. Le vieux père Séchard ne veut pas donner un liard à son fils : David est allé le voir pour lui emprunter quelques deniers afin de le secourir, car la lettre l'avait mis au désespoir. « Je connais Lucien, il perdra la tête et fera des sottises », disait-il. Je l'ai bien grondé. « Mon frère, manquez à quoi ce soit ! », lui ai-je répondu. Lucien sait que j'en mourrais de douleur. Ma mère et moi, sans que David s'en doute, nous avons engagé quelques objets ; ma mère les retirera dès qu'elle rentrera dans quelque argent. Nous avons pu faire ainsi cent francs, que je t'envoie par les messageries. Si je n'ai pas répondu à ta première lettre, ne m'en veux pas, mon ami. Nous étions dans une situation à passer les

nuits, je travaillais comme un homme. Ah ! je ne me savais pas tant de force. Madame de Bargeton est une femme sans âme ni cœur ; même en ne l'aimant plus, elle se devait toujours à elle-même de te protéger et de t'aider après t'avoir arraché de nos bras pour te jeter dans cette affreuse mer parisienne où il faut une bêtise de Dieu pour rencontrer des amitiés vraies parmi ces flots d'hommes et d'intérêts. Elle n'est pas à regretter. Je te voulais auprès de toi quelque femme dévouée, une seconde moi-même ; mais, maintenant que je te sais des amis qui continuent nos sentiments, me voilà tranquille. Déploie tes ailes, mon beau génie aimé ! Tu seras notre gloire, comme tu es déjà notre amour.

« EVE. »

« Mon enfant chéri, je ne puis que te bénir après ce que te dit ta sœur, et t'assurer que mes prières et mes pensées ne sont, hélas ! pleines que de toi, au détriment de ceux que je vois ; car il est des cœurs où les absents ont raison, et il en est ainsi dans le cœur de

« TA MÈRE. »

Ainsi, deux jours après, Lucien put rendre à ses amis leur prêt si gracieusement offert. Jamais peut-être la vie ne lui sembla plus belle, mais le mouvement de son amour-propre n'échappa point aux regards profonds de ses amis et à leur délicate sensibilité.

— On dirait que tu as peur de nous de voir quelque chose, s'écria Fulgence.

— Oh ! le plaisir qu'il me fait de te voir grave à mes yeux, dit Michel Chrestien. Il confirme les observations que j'ai faites : Lucien a de la vanité.

— Il est poète, dit d'Arthez.



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Unité

Malgré les dangers de l'unité, en déclarations non définies dont nous menace Lepoil, qui nous dit : l'unité par la base a ses critiques, voilà ce qu'il nous faudrait élucider et définir ? Quelles critiques ? La est la pierre de touche pour toute discussion à ce sujet.

Il ne s'agit nullement de dire cette partie a ses critiques : il faut les définir dans l'intérêt même de la classe ouvrière, ainsi que l'unité pour que, enfin, nous sortions des heurts et du marasme où nous patageons dans les organisations, cause d'impuissance due à l'emprise politique, dont l'unité aura plus facilement raison derrière la Charte d'Amiens.

Tu déclares : « La scission s'est faite sur des divergences de théories. C'est une des raisons, c'est entendu, mais ce n'est pas la seule, car la politique a joué le gros rôle d'une façon voilée au début, puis affirmatif aujourd'hui, n'oublie pas cela, que seule l'unité pourra défrayer.

Ton argumentation laisse prétendre qu'il y a impossibilité de développer dans le syndicalisme par l'unité l'affranchissement des individus, et cela parce que, distu, *divergences de théories*, que tu supposes inconciliables, par conséquent indissolubles, devant exister toujours, la division aussi par répercussion (l'union fait la force) est aussi un vain mot en ce cas.

C'est la négation de la valeur propagande, de la force active des individus pour le développement de notre idéal ; tu commets là une erreur fondamentale, tu supposes donc les individus capables de s'affranchir en dehors des discussions et des luttes, dans une société comme celle que nous vivons.

Avant de nous présenter des dangers non définis, tu feras bien d'y réfléchir. Certes, chacun peut commettre des erreurs, mais la tienne me paraît grosse, si je ne suppose que tes déclarations désirent rechercher la controverse.

Il est certain qu'après l'unité, il y aura lutte de divergences théoriques, comme tu le dis, mais cela est nécessaire, même pour notre éducation propre ; reconnais-tu que l'unité permettra l'obtention plus certaine du succès dans notre action revendicative, en attendant l'expropriation, car nous sommes en capitalisme, ne l'oublions pas.

La division permet l'arrogance du patronat et des dirigeants, dont nos essais d'efforts impuissants font rire, et cela parce que dispersés.

Si, par exemple, ton point de vue se réalisait et que la division persiste, c'est toute action impossible, car vouée à l'échec ! Nieras-tu cela ? C'est aussi entretenir les divergences fondamentalistes qui font si bien l'unité, qui n'apportera certes pas le bonheur immédiat, mais elle a pour but d'essayer d'aplanir cela, et si minimales que soient les résultats il vaut mieux travailler à diminuer le mal qu'à l'entretenir, même encore aurais-tu raison que nous nous devons tout de même à la cohésion des forces ouvrières, où alors c'est l'arrêt de notre affranchissement.

Nous devons aller à l'unité par les moyens les plus adéquats à l'intérêt ouvrier qui se trouvent à la base, que tu le veuilles ou non (fédéralisme et non centralisme) ; cela acquis, c'est à toi et à nous à ouvrir l'œil, et par notre action éviter les dangers que tu supposes, qui seront moins grands que ceux occasionnés par la division.

En tout cas, tes déclarations auront la valeur d'ouvrir une controverse nécessaire à la solution inévitable, sinon ce sera l'ordre dispersé dans l'action, surtout devant les événements ; tu vois d'ici les résultats que feraient rira les castes politiques et dirigeantes. Cela doit nous inciter à la réflexion et à ouvrir l'œil : sentiras-tu peut-être la nécessité de ce que tu voudrais rejeter.

Je préfère le langage de Lemonnier, malgré son illusion sur le danger de l'autonomie ; allons, allons, pas si dangereuse que cela, puisque la menace et le fait surtout obligent à la réflexion qui n'est pas éloignée de la raison et de la cohésion de toutes nos forces, car l'autonomie n'a de valeur seulement comme moyen conduisant à celle-ci qui, bien comprise, supprime le principal obstacle à cette union (les fonctionnaires intéressés, que tu le veuilles ou non, l'autonomie disparaît avec l'unité, n'ayant plus de raison d'être. Donc, tranquillise-toi sur le tournant dangereux, qui l'est beaucoup moins que la situation présente.

CASCOU.

## L'unité possible

Dans le *Libertaire* du 17 août, sous la signature de Marcel Lepoil, paraît un article intitulé : « Dangers et impossibilité de l'Unité. »

L'article est fort long, et je n'ai malheureusement pas le temps d'en commenter tous les passages.

Je le regrette, car il en est de très judicieux et qui peuvent être pour l'avenir de précieux enseignements.

Il envisage, en effet, la situation créée dans les organisations syndicales après la fusion des éléments lafayettistes et unitaires.

Il nous signale l'existence, ou plutôt la renaissance, de cette friction entre réformistes et révolutionnaires ; il nous montre le fossé profond qui sépare les deux fractions : les buts, les moyens d'action, les méthodes.

Il n'est pas niable qu'entre le syndicaliste révolutionnaire partisan de l'expropriation capitaliste, de la disparition de l'Etat, et ce par l'action directe de classe, c'est-à-dire par la grève générale insurrectionnelle aboutissant à la Révolution, et le syndicaliste réformiste partisan de réformes comme la nationalisation des grands moyens de production et d'échange, de la participation aux bénéfices, des échelles de salaires, des retraites, qui, pour l'obtention de ces palliatifs, n'envisage que des démarches auprès des représentants des Pouvoirs publics, il existe des divergences de

conceptions et de tactiques qui font que le jour n'est point proche où les idéologies qui les divisent seront unifiées.

Mais de là à affirmer l'impossibilité de l'Unité syndicale et même de la signaler comme un danger pour le syndicalisme, il y a de la marge ; et le camarade paraît s'éloigner quelque peu de l'esprit même du syndicalisme défini dans la *motion d'Amiens*.

Celle-ci déclare, en effet, que le syndicalisme groupe, sur le terrain économique, tous les travailleurs quelles que soient leurs conceptions philosophiques, politiques ou religieuses.

Elle indique que le rôle immédiat de l'organisation syndicale est la lutte pour l'abolissement des revendications des travailleurs ; augmentation des salaires, réduction des heures de travail, amélioration des conditions hygiéniques de travail, etc.

Puis, considérant que l'obtention de ce mieux-être ne peut être qu'un palliatif, elle précise que la C. G. T., poursuivant l'émancipation totale des travailleurs, ne pourra y parvenir que par l'expropriation capitaliste ; suppression du patronat et abolition du salariat, résumant son rôle social en ces deux mots : « Bien-être et Liberté. »

Tous les travailleurs, réformistes ou révolutionnaires, réellement imbues, en dehors de tout groupement politique, d'un esprit purement syndicaliste, ont fait leurs à la fois les déclarations fondamentales, les buts et les moyens d'action définis dans la motion précitée.

Ils se différencient dans l'application des moyens d'action et des formes de réalisation.

Nous ne nions pas les frictions inévitables qui se produisent encore au cours des discussions que soulèvent entre les deux tendances les prochaines luttes contre le capitalisme. Mais, nous n'y voyons aucun danger. Bien au contraire, nous pensons qu'elles ne pourront qu'être fécondes et instructives pour tous.

C'est l'absence d'éléments révolutionnaires depuis la scission qui a fait dévier définitivement la vieille C. G. T. jusqu'à la collaboration de classes et la collusion avec les gouvernants dits de gauche.

Que se reconstitue une C. G. T. unique, et l'on verra, à nouveau, l'esprit révolutionnaire venir servir d'aiguillon aux camarades endormis dans le réformisme.

L'action dessillera les yeux, sous les rudes coups que ne ménage jamais le patronat ; c'est vers ceux dont l'action virile répondra, que se tourneront les travailleurs.

La grève des Inscrits en est une preuve ; en dehors de leurs chefs et même contre eux, les parias de la mer se sont dressés et, par l'action directe, font subir de rudes assauts au Comité des Armateurs.

Toute autre conception du syndicalisme est empreinte de sectarisme et s'éloigne de l'esprit de la Charte d'Amiens.

*Le travail régit la vie économique et sociale, le syndicalisme en est l'organe essentiel, puisqu'il groupe tous les travailleurs. Il ne peut nécessairement le faire qu'en dehors de tout esprit de parti ou de secte.*

Robert EDOUARD,  
du C. A. pour l'Unité syndicale.

## A la conquête des masses

Depuis pas mal de temps, nos bons fidèles de toutes les Russies et de toutes les orthodoxies nous rabâchent aux oreilles que pour faire leur révolution et prendre le pouvoir, il faut s'élancer d'abord à l'assaut des masses et les conquérir de haute lutte. Tous les jours, cette brave vieille « Huma » part en guerre contre les social-traitres de tout acabit et lance le fameux mot d'ordre : « Allons aux masses. »

Ma foi, au risque de déplaire aux saints pontifes du moscovisme, nous nous permettons de leur faire remarquer qu'ils ont une singulière façon d'aller aux masses. Depuis quinze jours, tout le monde a pu remarquer le tam-tam orthodoxe au sujet de la grève de la fourrure, et le silence le plus complet, le plus absolu et l'on pourrait dire le plus intéressé, observé par l'organe indéfectible des poires cachiniques à l'égard du mouvement des inscrites maritimes.

Pourtant, quand on se réclame des masses à « Zino », ou bien de la volaille à plumes ou à poil du capitaine Treint, on ne devrait pas ignorer les chemins qui conduisent vers ces fameuses masses profondes du prolétariat. On ne devrait surtout pas perdre le nord à un tel point d'en arriver à faire passer la grève des fourrures pour un mouvement de masse et la bataille des marins pour un épisode de la vie de petits-bourgeois fatigués de travailler. Non, décidément, le journal de Marcel n'a pas du tout été à la page révolutionnaire et messianique de la Sainte Orthodoxie, et l'un de ces beaux soirs, ou bien de ces tristes matins, nous verrons les éclairs et la foudre du Kremlin s'abattra avec fracas sur le consortium Brécol-Sénard-Cachin et Co. Comment ! Voilà trois ou quatre cents fourrures qui se sont mis dans la tête qu'à cette époque de l'année, on pouvait assez facilement se passer de fourrures et qu'ils pouvaient très bien, sans porter préjudice à l'intérêt national, se reposer quelque peu ; d'un autre côté, voilà un des plus grands ports de commerce de France immobilisés soudainement par la grève des inscrites, voilà tous les grands courriers qui sillonnent l'Océan brusquement arrêtés, voilà l'intérêt national, les relations diplomatiques en jeu ; et, de tout cela, le journal des masses et du grand soir ne souffle mot. Par contre, les fourrures sont copieusement servies et ils ne peuvent faire un pas dans la rue sans qu'un nourrisson du 142 soit à leurs trousses.

Mais pourquoi diable l'« Huma » s'est-elle désintéressée des grèves du Havre ? C'est bien simple : les marins étaient autonomes et antipoliticiens. Ah ! s'ils avaient été unitaires, tous les matins, l'organe de Machin nous aurait annoncé le grand soir. Ceci, n'est-ce pas, explique tout.

LAUTO NOMISTE.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*

10-12 rue Paul-Lelong, Paris.

## Les huit heures

Parmi les questions inscrites à l'ordre du jour du dernier Comité National fédéral qui siégea à Paris les 27 et 28 juillet, les 3 questions suscitèrent l'attention de celui-ci.

Comment pourrait-il en être autrement, ne sont-ce pas les trois points qui intéressent le plus le mouvement ouvrier, puisqu'ils contiennent les espoirs ou les déceptions de la classe ouvrière, désirant plus de bien-être, plus de liberté et, enfin, plus de cohésion face au patronat, au capital, à l'Etat, auxquels sont liées nos conditions d'existence, suivant que la classe ouvrière saura les résoudre. Son sort ne peut dépendre ni des parlementaires, ni des ministres, ni d'aucun parti, mais de sa force seule ; les jours qui vont venir, l'avenir de ses enfants, seront rieurs et remplis de promesses, si celle-ci sait appliquer les décisions de son organisme de classe, le syndicat ou, en cas contraire, la situation présente qui est loin d'être gaie pour les travailleurs s'aggravera davantage, et l'esclavage subi par nos pères, fera à nouveau sa réapparition.

Que les travailleurs se réfléchissent, nous sommes à un tournant de l'histoire du mouvement ouvrier ; suivant que les ouvriers apporteront de la volonté, de la résistance pour lutter contre l'oppression qui les étirent, le problème sera résolu.

Cette question déjà vieille, en a-t-elle fait verser des torrents d'encre, combien de discours ont été prononcés, combien de jours de prison ont été octroyés aux militants, ses ardents défenseurs qui en connaissent la portée bienfaisante. Combien de misères, de souffrances ont été endurées, combien de jours de privations, le sang ouvrier n'a-t-il pas été comme de coutume versé par la bourgeoisie, quand la classe ouvrière en mal d'émancipation, clame sa volonté énergique et se dresse face à elle, avec ses moyens d'action directe, les seuls dont elle tient compte, car ce n'est que vivant la peur, commencement de la sagesse, que la bourgeoisie et tous ses suppôts composant l'appareil gouvernemental, s'inclinent.

Et malgré tout cela, nous en sommes aujourd'hui amenés à constater que cette conquête bienfaisante qui accordait deux heures de plus de liberté à l'ouvrier, qui enrayait le chômage, qui lui laissait le temps de s'éduquer, de comprendre l'horrible drame dont il est victime depuis sa naissance jusqu'à sa mort, donnée en 1919 par la bourgeoisie apeurée des conséquences de quatre années de meurtre, quatre années sans précédent dans l'histoire, est plus que jamais en péril.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en retirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière a déserté ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement, et désillusionnée, s'est enfermée dans un égoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate cet état de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Combien cela durera-t-il ? Pendant ce temps, le ministère du travail, à la dévotion de la haute finance, du patronat et de la bourgeoisie, ne sentant plus aucune opposition se manifester, a donné ordre à ses inspecteurs du travail de démolir cette loi bienfaisante des huit heures. Tour à tour, toutes les régions du pays y passent et des règlements d'administration publique, rendus par lesdits inspecteurs, en arrivent à consacrer les 9 et 10 heures par jour, ceci, de par les dérogations et récupérations de toutes natures qui y sont incluses à la demande du patronat et sans ne tenir aucun compte des désirs formulés par les organismes représentant la classe ouvrière, que l'on considère comme quantité négligeable.

La Fédération a protesté en faisant connaître au Ministère, qui lui demandait son point de vue sur les règlements et en faisant connaître également que les travailleurs de notre industrie entendaient l'application stricte des 8 heures sans dérogations ni récupérations d'aucune sorte, décision prise par tous nos congrès, malgré cette affirmation dont il n'a été tenu aucun compte, les différents règlements d'administration subsistent. Pourquoi ?

Parce que les ouvriers se sont trop longtemps désintéressés de leur propre sort, parce qu'ils acceptent de faire 1 heure, 2 heures de plus par jour pour faire leur journée, car les temps sont durs, et la rapacité des mercantis est insatiable. Ils n'ont encore pas compris que plus la journée est longue, plus les salaires sont bas et qu'en raison de la journée de 8 heures, le patronat leur devait le même salaire qu'en 10 heures. Pourquoi donc acceptent-ils d'être esclaves 2 heures de plus chaque jour, qu'ils se rappellent que les lois bourgeoises ne sont respectées par leurs auteurs que quand la classe ouvrière est assez puissante pour imposer sa volonté. Ayant méconnu cette tradition qui a été de toutes les époques, les ouvriers paient d'un peu plus de misère cette méconnaissance. Il en est assez, il faut que cela cesse, les moyens d'action directe doivent être remis en vigueur, il faut que chaque syndicat qui s'intitule révolutionnaire ait comme préoccupation première d'inclure, à chaque fois qu'un bordereau de salaire est présenté au patronat, en tête, le respect absolu de la journée de 8 heures.

Aucune tractation ne doit avoir lieu sur ce sujet, la Fédération est en droit d'exiger cette clause qui est la résultante de la consultation sur la question du dernier Congrès. Ceux-là qui acceptent de transgresser cette clause primordiale, auront à en rendre compte au prochain Congrès ; dès aujourd'hui le mot d'ordre doit être huit heures sans dérogations ni récupérations, selon la réponse faite au Ministère du Travail. Une agitation intense doit commencer sur le sujet pour que, dans le plus bref délai, la question soit tranchée sans espoir de retour et suivant nos désirs. Maintenant, la parole est aux syndicats et aux syndiqués. Dans cette lutte, la Fédération sera de toutes ses forces à leur côté. A chacun donc, ses responsabilités.

JOUE.

## AU HAVRE

### La chasse aux renards se poursuit implacable

Hier matin, le bateau *De-Grasse*, qui accomplissait son premier voyage de New-York, fut obligé de retourner au port, par suite d'avaries du moteur des ventilateurs. Le transbordement des passagers s'est effectué aussitôt et le paquebot *La Savoie* prendra le départ ce soir à 7 heures.

Le personnel du *De-Grasse*, qui avait manqué à ses devoirs de classe pendant la grève en continuant le travail, est maintenant traqué par les grévistes. Une véritable chasse à l'homme se poursuit dans les rues avoisinant le port.

Le *Delasalle*, courrier des Antilles, vit se dérouler de vifs incidents à son bord par suite du refus de la Compagnie Générale Transatlantique de débarquer la main-d'œuvre asiatique qui avait remplacé les grévistes durant le mouvement. Ceux-ci exigent le débarquement des indésirables. Les jaunes ne vont pas l'avoir belle, maintenant que la grève est terminée.

Tant pis pour eux ; ils n'avaient qu'à faire comme les autres et accomplir leur devoir de classe. Puisse la dure leçon qu'ils recevront leur enseigner de quel côté ils doivent se placer à l'heure de la bataille.

## Le meeting pour l'Amnistie

Dimanche matin, l'Union syndicale des Marins de France organisait au Havre un meeting qui se tint au Cercle Franklin en faveur de l'amnistie.

Après que Julie et Lemonnier eurent développé la situation des victimes de la répression, après que la salle, bondée à craquer, eut applaudi les déclarations éloquentes de ces deux militants, un ordre du jour fut adopté d'enthousiasme qui réclamait la libération immédiate des emprisonnés de la troisième République.

## A LYON

### La déchéance économique

A la Compagnie des Omnibus et Tramways de Lyon, la situation des employés ne s'améliore pas ; il s'en faut ; la vie augmente, mais les salaires sont déguignes d'après une certaine commission paritaire. Il paraîtrait que le coût de la vie a baissé, puisque, en vertu de cet avis, on a réduit de 0 fr. 40 la journée des ouvriers et des employés sur l'appoint de vie chère alloué.

Aucune protestation ne s'est manifestée. Comment peut-on concevoir une telle résignation ?

Cependant, on a souventes fois fait des louanges du Syndicat O. T. L., qu'on dit si bien organisé ! C'est un leurre. Les militants sont satisfaits, le Syndicat se cantonne dans un esprit étroit de mutualité, tome dans un esprit étroit de vacances où il s'occupe d'une colonie de vacances où il a parqué des enfants qui lui ont été confiés. Tout cela n'est pas mal, mais ne devrait pas faire négliger la situation des parents qui triment et peinent au labeur pour engraisser les actionnaires qui s'en donnent à cœur joie en s'attribuant tout le bénéfice de la production. Ils sont dans leur rôle, puisque personne ne souffle mot et ils auraient fort de se gêner.

L'indifférence des syndicats peut inciter la direction de la Compagnie à nous réduire encore notre salaire, alors que, dans toutes les corporations, on revendique une rétribution plus en rapport avec le coût de la vie.

Si vous êtes organisés, faites-le voir : les hommes d'action sont avec vous. Tâchez de faire disparaître les signes de décadence qui nous menacent. Soyons dignes des travailleurs conscients ; ne favorisons pas l'exploitation capitaliste. Disons bien haut que si nous sommes exploités, nous voulons, envers et contre tout, exiger ce qui nous revient pour nous permettre de vivre, nous et nos familles.

Ce n'est pas en restant inertes que l'on peut y arriver. Notre situation dépend de notre agitation. Heureusement que nous avons un gouvernement Bloc des Gauches, avec M. Edouard Herriot, maire de Lyon, à sa tête ! C'est peut-être cela qui assagit les jembloyés syndiqués... Il faut réagir, le bonheur réside en vous-mêmes, camarades.

UN REVOLUTIONNAIRE.

## Le carriérisme syndical

On a souvent discuté dans les milieux anarchistes-communistes sur la plaie qui gangrène l'organisme économique. A quoi faut-il l'attribuer ? Au fonctionnarisme inamovible.

Beaucoup de camarades, pour ne pas dire la majeure partie des syndiqués, qui considèrent que le syndicat doit être géré par un ou des permanents pour ses affaires administratives et de propagande ; en admettant même qu'il en soit ainsi, doit-on y placer des fonctionnaires inamovibles ? Ce qui ne manque pas de faire de ces camarades des satisfaits qui perdent de vue l'atelier, le chantier ou le bureau, où ils resteraient en contact avec l'exploitation, du fait de leur place assurée et garantie, ils ont perdu tout esprit de révolutionnarisme dont le syndicalisme est imprégné par son essence même ; les inamovibles deviennent des adversaires de l'action directe. Satisfaites eux-mêmes dans l'emploi qu'ils occupent, ils deviennent des ennemis des travailleurs en révolte, ils pactisent avec les exploitateurs et les pouvoirs publics, avec facilité : ils ne consultent leurs mandants que lorsque le fait est accompli : c'est le cas qui se passe dans les syndicats de transports, des services publics et autres organisations administratives, où les permanents sont placés à vie. Aussi ces fonctionnaires jouissent-ils de privilèges adéquats à ceux de la classe bourgeoise.

Un fait, que je cite en passant, puisque le *Progrès de Lyon* le porte à la connaissance publique.

L'Union des Syndicats confédérés du

Rhône vient de renouveler son bureau en entier, par décision du Comité général.

D'après ce que dit le journal, ce fut à l'unanimité, sans vaines discussions, sans polémiques ; ce qui veut dire que tous ont approuvé et ont crié Amen. Cette double réélection montre la confiance qu'ont les syndicats envers le bureau composé de Vivier et de Villard ; nous ne voulons à aucun moment douter de la probité, de l'honnêteté scrupuleuse, du sérieux de leur administration, mais cela n'aurait pas engendré de défiance en les remplaçant dans leurs fonctions par d'autres camarades militants, ce qui, au contraire, aurait montré que l'Union confédérée était une pépinière de militants intelligents et capables de prendre entre leurs mains les directives de l'organisme auquel ils sont adhérents, eux et leurs prédécesseurs, de les aider dans cette besogne en les guidant de leurs conseils et de leur initiative pour que grandisse l'organisation.

L'inamovibilité des fonctionnaires n'est pas à l'honneur d'un organisme, loin de là, elle prouve au contraire la pauvreté et le manque de connaissance de ses éléments ; en créant le carriérisme dans les syndicats, laisserait croire qu'il y a des syndiqués qui sont nés pour cotiser toute leur vie sans qu'ils aient le droit de prendre en main le rôle d'administrateur, tandis que d'autres sont tout placés pour devenir des permanents rétribués : fromagistes de métier.

En bien, camarades, tant que les travailleurs organisés ne décideront pas de renvoyer au chantier, à l'usine, au bureau, les camarades qui ont obtenu la confiance, laquelle va cesser avec le mandat qu'ils ont rempli, car bien peu sont assez courageux pour dire ce qu'ils pensent et peu désireux de reprendre le manche, en donnant par la suite l'exemple du désintéressement, comme le font les camarades de la Fédération du Bâtiment et ses syndicats adhérents qui, eux, considèrent leurs camarades comme leurs égaux, en intelligence et en instruction ; pour remplir le rôle d'administrateur de leur organisme. Ça donne plus de confiance et évite la division dans les rangs.

Aussi tant que l'on maintiendra l'inamovibilité, nous continuerons de crier bien haut que la plaie du syndicalisme consiste dans le fonctionnarisme inamovible (le carriérisme).

Syndiqués, soyez conscients.

## UN ANARCHISTE

### Communiqués syndicaux

Emballleurs. — Réunion du Conseil, le mardi 26 courant.

Questions urgentes ; les salaires. Rendez-vous à Cazes, rue Amelot, vers 19 h. 30 si possible.

Les délégués sont invités.

Jeunesse Syndicaliste des Métaux. — Réunion, mardi 26, salle des Commissions, Bourse du Travail.

Compte rendu du Congrès national. Dorénavant, les réunions de la J. S. auront lieu le samedi après-midi, de 15 à 17 heures. Se renseigner dans le journal.

URGENT. — Le Conseil de la Jeunesse demande à tous les copains susceptibles de former un Comité de Défense des Jeunes Syndicalistes, d'être présents à la réunion.

Minorité Syndicaliste de Romans. — Mercredi 27 août, à 20 h. 30, salle de la Bourse du Travail, réunion de tous les minoritaires et sympathisants.

Règlement de compte du meeting en faveur de l'amnistie ; Organisation du concert pour le 4 octobre avec Charles d'Avray.

Vu l'importance de l'ordre du jour, la présence de tous les copains est indispensable.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### COMITE D'INITIATIVE

Réunion demain soir, à 20 h. 30, rue de Bretagne, 49. Que tous soient présents.

### Paris et banlieue

Groupe Anarchiste du 14<sup>e</sup>. — Réunion demain soir, à 20 h. 30, précises, chez Herminier, boulevard Barbès, 77.

Causerie d'Armand ; Nomination d'un délégué au Comité d'Initiative.

Groupe Théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, Brasserie de la Mairie, rue du Faubourg-Saint-Martin, 20.

Nous vous répétons, camarades, que nous ne sommes pas assez nombreux. Venez donc le plus possible vous joindre à nous, car nous avons tout l'intention de faire du bon travail pour cet hiver.

Groupe Anarchiste de Levallois-Perret. — Réunion mardi, à 20 h. 30, rue Cavé, 20. Conférence par Louis Loréal sur l'organisation des anarchistes.

Invitation aux camarades et sympathisants.

### Province

Groupe d'Etudes et d'Action Sociale de Troyes. — Réunion du Groupe demain, à 20 h. 30, précises, Bourse du Travail, salle 15.

Un camarade développera le sujet suivant : « La Possibilité d'une société anarchiste. »

La discussion et la contradiction étant sollicitées, nous comptons sur la présence des camarades sympathisants et lecteurs du « Libertaire ». Le camarade Jacqueline est invité cordialement ; le Groupe compte sur sa présence. Les copains sont priés d'apporter les numéros du « Libertaire » antérieurs à ce jour.

### Communications diverses

Liga de Militantes de la C. N. T. de Espana. — Se convoca todos los miembros del Comité a la reunión que tendrá lugar el Martes 26 a las 9 de la noche en punto ; presencia indispensable.

Correspondencia y donativos a Férendel, Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris (19<sup>e</sup>).

Groupe Espérantiste Ouvrier. — Ce soir, à 20 h. 30, Bourse du Travail, salle des Cours Professionnels, réunion du Groupe. Compte rendu du 4<sup>e</sup> Congrès de Sennacéa Assoc. Tundo, par les délégués.

Le Groupe Espérantiste Ouvrier rappelle aux lecteurs du « Libertaire » qu'un cours gratuit d'espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. S'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnollet, Paris (20<sup>e</sup>).

Pour apprendre l'espéranto, se procurer le Cours Rationnel et Complet d'Espéranto, volume de 208 pages, illustré, 5 fr. 50 franco. En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Bachelier, Paris (10<sup>e</sup>).

### PETITE CORRESPONDANCE

Elunette, à Argenteuil. — Je t'ai écrit, acceptant de prendre la parole au meeting pour les Algériens et Marocains et j'attends ta réponse. — Saïl-Mohamed.